

Kmimna

Tunisie

Une pauvre femme n'avait pas d'enfants. Elle en éprouvait du chagrin, et tout lui était occasion pour regretter cette privation.

Elle vit un jour, dans le cumin qu'elle triait, un grain accolé à un autre plus petit.

— Puissance de Dieu ! Toute créature a des enfants, jusqu'à ce grain de cumin ! Ô Dieu, à moi seule tu n'en as pas donné... Si tu m'accordais seulement un petit grain de cumin, j'en serais encore contente !

Neuf mois après, elle eut les douleurs de l'enfantement, et accoucha d'un grain de cumin.

— Louange à toi, ô Dieu, tout ce que tu donnes est bon, s'écria la pauvre femme. Comment l'appellerai-je, sinon Kmimna¹ ?

Elle mit délicatement son petit grain de cumin sur un lit de coton qu'elle déposa dans une niche du mur.

La pauvre femme n'avait pas de revenus. Elle devait travailler pour vivre. Elle était servante au palais du Sultan.

Absente toute la journée, elle s'occupait de son ménage le soir, à la lueur de la lampe à huile.

Mais à partir de ce jour, elle n'eut plus rien à faire chez elle : lorsqu'elle arrivait, la maison était propre et bien rangée ; la lessive avait été faite ; le linge, séché et plié, sentait l'encens ; le dîner bouillottait sur le canoun ; le petit jardin de la cour avait été travaillé et arrosé. Elle trouvait même, sur la margelle, un seau plein d'eau qu'on lui avait préparé pour lui éviter la peine de la puiser.

— Qui que tu sois, répétait chaque soir la pauvre femme, être ou esprit, montre-moi ton visage, que je te remercie ! Si tu es une jeune fille, tu es ma fille, si tu es une femme, tu es ma sœur.

Parfois, elle apostrophait Kmimna à qui elle racontait chaque soir sa journée :

— Tu dois savoir, toi, qui entretient notre maison !

Kmimna riait dans son écorce. Car, vous l'avez compris, c'était elle qui entretenait la maison. Tous les jours, dès que sa mère fermait la porte, le petit grain de cumin sautait de la niche, son écorce s'ouvrait, il en sortait une belle jeune fille qui se mettait aussitôt à l'ouvrage. Elle excellait surtout à cultiver le petit jardin qui donna bientôt, avant même la saison où ils sont consommés habituellement, fruits et légumes en abondance.

Lorsque Kmimna voyait son ombre s'allonger dans la cour, elle retournait dans son écorce, car elle savait que sa mère ne tarderait pas à rentrer.

Or le fils du Sultan s'amusait souvent à parcourir la capitale de son père en sautant de terrasse en terrasse. Un jour d'entre les jours, il arriva sur la terrasse de la pauvre femme et, ainsi qu'il faisait souvent, il jeta un regard indiscret dans la cour. Il remarqua le petit jardin bien tenu à l'intérieur des murs éclatants de blancheur, et il eut envie de goûter aux radis dont il distinguait les fraîches feuilles vertes.

Aussitôt pensé, aussitôt fait. Il sauta dans la cour, arracha quelques radis, les agita dans l'eau du seau, en porta un à la bouche.

À ce moment, quelque chose, insecte ou poussière, pénétra dans son œil. Il eut beau frotter, se laver à l'eau claire, rien n'y fit. Il dut rentrer au palais, son mouchoir sur l'œil.

Les médecins consultés avouèrent leur impuissance : un grain de cumin s'était incrusté dans l'œil du prince ; ils craignaient de ne pouvoir l'extraire sans dommage.

Dans le palais où tout le monde parlait à voix basse et marchait sur la pointe des pieds, on n'entendait que les plaintes et les pleurs du jeune homme.

Un crieur parcourut les rues de la ville, publiant que le Sultan donnerait une esclave et cinq cents rials² à qui guérirait le prince.

Or, toute simple qu'elle était, la pauvre femme avait fait un rapprochement entre la maladie du prince et la disparition de son petit grain de cumin. Elle avait également remarqué que sa maison n'était plus entretenue depuis cette disparition. Elle pensa que tout s'expliquait sans doute par quelque enchantement et demanda à être conduite auprès du prince. Elle examina son œil, reconnut le petit grain de cumin.

— Kmimna, ma fille, descends de là !

Nous recevrons cinq cents réaux et une esclave pour nos travaux.

— Pourquoi venir en notre logis manger de nos radis ?

Les bénédictions et les menaces ne réussirent pas mieux que la promesse de la récompense.

— Que lui faut-il pour qu'elle sorte de son œil ? s'impatienta le Sultan.

— Qu'on lui donne ce qu'elle voudra, pourvu qu'elle sorte de mon œil ! cria le prince.

— Qu'il m'épouse, et je sortirai d'ici, promit la voix posée de Kmimna.

— Qu'il épouse un petit grain de cumin ! se révolta le Sultan.

— Pourquoi pas ? Et devant notaires ! repartit Kmimna.

— Faites venir les notaires ! cria le prince.

Dès que le contrat fut rédigé et signé, Kmimna sauta à terre, son écorce s'ouvrit, et il en sortit une belle jeune fille avec laquelle le prince vécut par goût, non par contrainte.

NOTES :

1. Cumin se dit kammoun (masculin) ; kmimna (féminin) en est le diminutif.

2. Un rial valait douze sous.

Contes de Ghzala, Aubier Montaigne, 1980.